

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

GRAND-THEATRE.

M^{lle} PLESSY.

Nous l'avions prévu, la victoire est restée à M^{lle} Virginie Déjazet. Le vaudeville a triomphé. La foule attend que l'enrouement de la folichonne actrice du Palais-Royal soit passé, pour revenir au Gymnase oublier les menaces du choléra et les affligeantes nouvelles de Paris. Contre tant de castatrophes nous avons M^{lle} Virginie;... vive M^{lle} Virginie!

Nous l'avons déjà dit, et les deux représentations de M^{lle} Plessy nous obligent à le répéter en nous fournissant de nouvelles preuves, la comédie est impossible avec la faiblesse désespérante de quelques-uns de ses interprètes, avec les lacunes qui existent dans le personnel. Cela est affligeant pour tous et surtout pour la direction, dont la marche se trouve souvent entravée. Il nous est pénible de nous rappeler ce que nous avons souffert, et pour la jeune artiste de passage, et pour deux ou trois sujets, dignes vraiment d'un meilleur entourage. Telle qu'elle est notre troupe de comédie est ruineuse pour les intérêts de l'administration, car elle lui coûte trois fois plus cher qu'une troupe composée de bons élémens, en ce qu'elle ne lui sert pas, qu'elle compromet le sort des ouvrages et décourage le spectateur.

M^{lle} Plessy, à peine sortie de ses débuts au Théâtre-

Français en est devenue sociétaire, et à peine a-t-elle vu ce titre rehausser ses dix-huit ans et sa jolie figure, que la voilà riche du présent et surtout de l'avenir, courant la province et se risquant en représentation, trop tôt peut-être pour son éducation dramatique. Néanmoins M^{lle} Plessy a été fort bien accueillie du petit nombre de fidèles qu'elle avait attiré au Grand-Théâtre pour la juger dans *les Deux Frères*, vieille comédie traduite de Kotzebue, et dans *Valerie*, aveugle sentimentalité délayée dans une foule de mots à la Marivaux, et dénouée par une opération de la cataracte.

Nous aurions mieux aimé, nous l'avouons, voir M^{lle} Plessy dans un rôle où elle n'eût vu jouer personne, dans celui de la *Passion secrète*, par exemple; elle eût été elle alors, et nous l'eussions pu mieux juger. Nous avons cru nous apercevoir, à travers d'heureuses dispositions, qu'il y a chez elle beaucoup d'intentions, de mots, de gestes et même des inflexions pris à notre grande comédienne, M^{lle} Mars. C'est une mauvaise route que celle de l'imitation. J'aimerais mieux M^{lle} Plessy avec des défauts que de la voir calquer son jeune et frais talent sur un autre tout grand et tout beau qu'il soit. Qu'elle cherche la vérité dans la nature! Ainsi nous le lui disons, parce que M^{lle} Plessy, à son âge et avec son intelligence, doit mieux aimer les conseils que les flatteries, et ces der-

nières lui manqueront bien moins que les autres. Nous trouvons qu'il y a parfois en elle de l'afféterie, de la mignardise, de la prétention dans le débit et une répétition monotone dans quelques-uns de ses gestes. Applaudie comme elle l'a été, elle nous saura gré de lui donner, quand même, l'expression sincère de notre opinion.

M^{lle} Plessy, avec des études consciencieuses, est appelée à recueillir un jour un grand héritage. Qu'elle s'en montre digne! qu'elle retourne à Paris et qu'elle y mûrisse un talent dont nous serons fiers un jour d'avoir eu les heureuses prémices.

Le chef-d'œuvre de tant de comédies d'intrigues, celui de Beaumarchais, *le Mariage de Figaro*, la pièce la plus spirituelle de tout notre théâtre, a été repris pour nous montrer M^{lle} Plessy dans Suzanne, cet autre Figaro femelle. M^{lle} Plessy est, selon nous, trop jeune fille pour aborder un tel rôle, il faut être femme pour le sentir et le rendre avec toute sa malicieuse finesse. La pièce du reste était mal sue et mal montée. Figurez-vous M^{me} Fouchet dans Chérubin, l'espiègle et gentil Chérubin; Basile joué par M. Gustave, Bartholo par M. Thierry.

Le Monde Dramatique contient l'article suivant sur les artistes de province. Nous le reproduisons, mais nous protestons en leur nom contre le jugement porté si légèrement contre eux; la plupart des artistes dans nos grandes villes, des artistes de talent, se recommandent aussi par leur caractère privé et par la régularité de leur vie; ce ne sont plus des parias; la civilisation leur a fait une large et belle place, et beaucoup nous montrent qu'ils en sont dignes en l'occupant avec honneur.

LES ACTEURS EN PROVINCE.

Chaque conscrit qui part pour l'armée emporte, dit-on, dans son sac, le bâton de maréchal de France; de même chaque conscrit dramatique qui s'engage dans la grande armée des comédiens, porte avec soi dans son gosier ou sur sa figure les 80,000 fr. de traitement de M. Ad. Nourrit, ou les appointemens plus modiques mais néanmoins fort raisonnables de M. Arnal le comique. — Dans ces deux armées l'avancement est difficile; il l'est beaucoup dans celle des soldats; il l'est davantage dans celle des comédiens... Nous en avons pour preuve cette innombrable foule d'acteurs médiocres qui vivent et meurent dans les provinces, l'œil tourné vers Paris, cette terre promise de l'artiste. Ils mènent là une vie toujours agitée, toujours précaire et toujours en dehors de la vie commune; car la province est injuste envers eux.

A Paris, un acteur est un homme comme un autre, qu'on laisse passer tranquillement sans détourner la tête, et qui est bien vu et bien reçu partout comme un

commerçant ou comme un notaire; en province, c'est encore un homme excommunié, un homme qu'on se montre en disant: C'est lui! un homme que les dames bien élevées évitent de rencontrer, un homme dont les pères redoutent la société pour leurs enfans, et qui, quoiqu'il fasse ou qu'il dise, ne peut jamais être considéré comme autre chose que comme un profond mauvais sujet. Chassé de partout, il est forcé de se faire une vie à lui, et cette vie est nécessairement une vie libre. A Paris elle passerait ignorée; en province elle est un scandale. Lui qui n'a rien à perdre en considération, se permet de vivre illégitimement avec une femme, d'avoir des dettes, d'être le plus fort buveur de champagne et le premier tireur au pistolet.

De cela il résulte que tous les jeunes mauvais sujets de la ville, tous les fils de famille qui ont levé l'étendard de la révolte contre leurs vieilles tantes ou contre leurs vieux oncles, recherchent avec empressement l'occasion de le connaître afin de l'avoir pour convive dans leurs orgies, qu'ils s'efforcent de faire aussi *échevelées* que possible. Ils sont fiers de lui, fiers de pouvoir lui serrer la main en lui disant: mon cher! Et heureux surtout quand, par son influence, ils peuvent être admis à fuireter dans les coulisses du théâtre.

Ces jeunes indépendans, qui se réunissent ordinairement dans les cafés et les estaminets, sont à peu près les souverains juges dans les questions de succès ou de chute pour les acteurs ou pour les pièces. Ils sont ardens et prompts dans leurs amitiés et dans leurs antipathies, et vont se battre sans façon après une querelle à propos du premier ténor ou du mélodrame nouveau. Il importe très-fort à l'acteur nouvellement arrivé de se faire bien venir parmi ces écervelés, ce qui ne lui est pas difficile, car rarement on lui laisse faire les premières avances.

C'est une grande et sérieuse époque pour les villes de province que celle du renouvellement de l'année théâtrale, quand les nouveaux acteurs doivent faire leurs débuts... Tout le monde s'en émeut; le directeur est sur les dents, les nouveau-venus tremblent de tous leurs membres, et ce public seul dont nous parlions tout-à-l'heure, est heureux de son importance et prépare ses sifflets ou ses applaudissemens.

Chaque acteur est admis à débiter trois fois. Ce n'est qu'à la fin du troisième début qu'il peut se considérer comme admis. Qu'on songe à toutes les frayeurs qu'éprouvent le pauvre débutant ou l'infortunée débutante, quand ils paraissent devant ce public exigeant de la province qui s'avise toujours de regretter l'acteur parti, uniquement parce qu'il n'est plus là. — Dernièrement, dans une de nos plus importantes villes de commerce, un ténor de deuxième ou troisième ordre s'est mis à aller visiter, quelques jours avant ses débuts, les principaux négocians abonnés du théâtre, en se recomman-

dant à leur indulgence. Eh bien ! sa démarche a été inutile ; on l'a impitoyablement sifflé, et l'acteur qu'il devait remplacer expliquait cette mésaventure de la manière suivante : mon remplaçant, disait-il, a débuté, et du premier coup, il a *piqué une tête* en plein dans le milieu de l'orchestre.

On ne peut pas se figurer à Paris, où le public est si blâmé, si indifférent, et où l'on s'avise si rarement de siffler, le bruit et le vacarme qui accompagnent ordinairement une représentation de début en province. On ne conçoit pas que l'on dépense tant d'ardeur et tant d'effervescence pour des choses d'une importance si mince ; mais à cent-cinquante lieues de Paris, dans une ville où l'on n'a ni les Chambres, ni la Bourse, ni les courses du Champ-de-Mars, ni le Boulevard ; dans une ville où l'on ne peut opter pour passer la soirée qu'entre l'estaminet et le spectacle, on pense tout autrement. Aussi est-ce vraiment une curieuse chose qu'une représentation de début, surtout quand le débutant ou la débutante doivent remplir un emploi quelque peu important.

D'un côté vous avez une assemblée railleuse, turbulente, formidable par ces terribles sifflets qui partent souvent d'impatience, même avant le lever du rideau ; de l'autre côté vous avez une pauvre fille, par exemple, timide, craintive, et à qui la peur fait faire des trilles quand elle chante, sans qu'elle en ait la moindre envie. Le rideau se lève, la voilà, toute la salle fait : Ah !... Si elle est jolie, du premier coup elle a pour elle le tiers de la salle ; demain matin ce tiers de la salle lui offrira, par mille épîtres en vers à la Dorat, en style d'Anthony, une foule de gracieux services ; on lui offrira d'être son protecteur et son amant, et on lui garantira la réussite de ses débuts. Si la débutante est sensible, elle choisira parmi toutes ces lettres le billet le mieux tourné et le plus aristocratiquement plié, et jettera son gant. — Dès ce moment elle a un parti plein d'enthousiasme et d'ardeur, ce sont les amis de l'amant heureux ; mais elle s'enrichit aussi d'une foule d'ennemis acharnés, c'est-à-dire de tous les auteurs des billets restés sans réponse. — De là les duels, les croisées cassées et les familles désolées.

Le public de province aime fort à parlementer avec le régisseur du théâtre. Cet infortuné régisseur est forcé de se tenir en frac noir et en petits souliers durant tout le temps des représentations. — On l'appelle ; il faut qu'il arrive sur-le-champ et qu'il réponde à deux cents questionneurs à la fois. Ordinairement on jette un billet sur la scène dans lequel on a plié un sou pour lui donner du poids, et il faut qu'il vienne le lire. Quelquefois la police défend ces sortes de lectures, et alors la salle crie à la fois : *Le billet ! le billet !* — A Paris on ne serait pas cru si l'on disait que tout un public de spectacle peut hurler, chanter, siffler, crier *le billet* pen-

dant deux heures, sans cesser de trouver cela fort amusant ; cela est pourtant vrai.

Autant le public de province présente une face grondeuse, revêche et difficile à l'acteur qui débute, autant il lui est léger, doux et bienveillant dès qu'il est admis. On le caresse, on l'encense, on l'idolâtre, et en petit comité, de concitoyens à concitoyens, on se répète bien souvent qu'il vaut mieux que les meilleurs sujets de Paris.

L'acteur de province, s'il est jeune, rêve Paris et la gloire d'un nom fameux ; il rêve les louanges des feuilletonistes et les longues queues de spectateurs attendant patiemment par le froid et par la pluie qu'il plaise au théâtre de s'ouvrir, et à lui, acteur, de se montrer. Aussi fait-il de longs et pénibles efforts pour arriver à débiter sur un théâtre de la capitale, où il est sûr du moins, s'il ne réussit pas, de n'avoir pas à subir la honte d'une couronne de foin... — On use assez de la couronne de foin dans la province. — S'il réussit, il prend place dans la grande confrérie des acteurs de Paris, confrérie heureuse, peu inquiétée et rarement en butte aux sifflets.

UN TRAIT DE LA VIE D'UN FIGURANT DE PROVINCE.

Malgré son abnégation apparente, quoiqu'il s'abaisse à se faire bête, et même fragment de bête, le figurant de province n'est pas totalement dépourvu d'une certaine élévation de caractère, d'une certaine dose d'amour-propre et d'ambition.

C'était un vétéran du théâtre de Marseille, homme qui avait passé sa vie au milieu d'une nature de toile peinte et de carton, n'ayant d'autre soleil que la rampe, d'autre sol qu'un sol de planches, sa voix s'était usée à crier les chœurs de la *Vestale* et d'*Anacréon* ; ses jambes s'étaient lassées à sauter les ballets de M. Blache. Privé de l'élasticité de ses poumons et de ses jarrets, et ne pouvant se résoudre à prendre sa retraite, ce vieux serviteur vit son répertoire se réduire annuellement, si bien, hélas ! qu'il ne lui resta plus à la fin que deux rôles, deux pauvres rôles ! l'un dans un antique ballet pastoral, intitulé *la Joute ou les Amours d'été* ; l'autre dans *la Caravane du Caire*.

Son emploi dans la première de ces deux pièces était de marcher à la tête des deux bataillons de jouteurs, en battant une marche sur le tambour, dans la seconde — *lacrymor referens* ! — de faire deux pattes d'un chameau et encore, les deux pattes de derrière ! celles de devant étaient confiées à un vieux moucheur de chandelles, dont les débuts dans ce rôle se perdaient dans la nuit des temps.

Il s'acquitta quatre ans de ses fonctions sans se plaindre, mais non sans verser des larmes amères sur la

peau d'âne de son tambour et dans le corps de son chameau.

A cette époque les jambes de devant de la bête vinrent ou plutôt *vin*t à mourir; les jambes de derrière lui donna un regret; mais sa douleur fut adoucie par un espoir d'avancement. Il attendit avec une impatience indicible la représentation de sa Caravane, se flattant de la douce idée qu'il succéderait à son camarade mort dans la place honorable que celui-ci laissait vacante dans le corps de l'animal, — c'était un droit incontestable.

Eh bien! poignante déception! inique et foudroyant passe-droit! le jour venu, on désigna pour ce poste un grand garçon long et maigre, tout récemment admis dans l'intéressante corporation des comparses. — Oh! le sang de notre vieil artiste bouillonna d'indignation à cette injustice criante; il fut en hâte chez son directeur, auquel il tâcha de prouver que les jambes de devant lui revenaient de droit, à lui doyen d'âge, à lui vieilli dans les coulisses, à lui qui depuis quatre ans était ignominieusement relégué dans la partie la plus reculée et la moins noble de l'animal. — Le directeur commença par froncer le soucil et finit par lui rire au nez. — L'artiste donna courageusement sa démission.

Pendant six mois, sa susceptibilité blessée tint bon. — Il fallait le voir, le soir, rôder autour de son théâtre, se glisser le long des murs, dans l'ombre, pour chercher à saisir quelques aspirations de son air qui lui manquait. A la fin, se sentant mourir chaque jour, il revint humblement postuler son ancien emploi et reprendre son ancienne place dans son chameau. — Le public, instruit de cette anecdote, le reçut avec des applaudissemens et des bravos dérisoires, qui firent verser au pauvre vieil artiste des larmes d'attendrissement et de joie.

Le nom de cet homme honorable devrait aller à la postérité, mais je l'ignore; je ne sais que le sobriquet sous lequel il est généralement connu dans sa ville, et je l'inscrirai ici en grands caractères: CAROUBI.

Si jamais vous allez à Marseille, et que vous voyiez sur l'affiche: *la Caravane du Caire*, nouveauté dont le directeur amuse ses abonnés les dimanches; allez au spectacle et considérez avec attention les jambes de derrière du chameau, ce sera lui sans doute, à moins que le fléau qui vient de passer sur cette ville ne l'ait balayé de son aile noire.

MARC-MICHEL.

AUX ROMANTIQUES.

Air du Carnaval.

- « Tout est usé, le monde est à refaire;
- « La foi, les mœurs, tout semble s'altérer,
- « Le bon vieux tems ne saurait plus nous plaire,
- « Et le pays est à régénérer.

Jeunes enfans, vos désirs sont étranges :
Cet ancien monde encore emmailloté,
Vous espérez le sortir de ses langes,
De la gaité, morbleu, de la gaité!

Du tems passé pourquoi toujours médire,
— Un monde vieux veut des hommes nouveaux;
Mais la vieillesse a le droit de vous dire;
Ainsi que nous, vous aurez vos défauts.
L'être idéal dont votre ame est ravie,
C'est le bonheur!... mais sa réalité
N'est qu'une erreur que dissipe la vie :
De la gaité, morbleu, de la gaité!

Dites, enfans, changerez-vous les hommes,
Leurs passions, leurs vices et leurs goûts,
Vous les verrez toujours ce que nous sommes,
L'humanité n'est qu'un borbier d'égouts.
Le romantisme a gagné vos écoles,
D'un ciel plus pur vous rêvez la clarté.
Pour votre cœur vous créez des idoles :
De la gaité, morbleu, de la gaité!

Dans les boudoirs de vos jeunes coquettes
On ne lit plus ni vers ni madrigaux,
Sur les sofas gisent quelques gazettes,
Ou des romans enrichis d'échafauds;
L'amour naïf ne convient plus aux femmes
Il faut rugir pour en être écouté.
Il faut du sang dans les plus petits drames :
De la gaité, morbleu, de la gaité!

L'amour heureux charme l'homme sensible,
Mais un beau jour il est désenchanté,
Et le moment du réveil est terrible,
Il voit des cœurs l'affreuse nudité.
En sentimens soyons presque hérétiques,
Ne croyons pas aux pleurs de la beauté.
Chaque paroisse a, dit-on, ses reliques :
De la gaité, morbleu, de la gaité!

J. B. C.

L'ABEILLE MUSICALE. *

Parmi les nombreux journaux de chant que Paris envoie périodiquement à la province, il en est un surtout qui se montre de plus en plus digne du succès et de la vogue qu'il a obtenus. — Cette feuille, c'est *l'Abeille musicale*, rédigée par le plus gracieux, le plus fécond de nos ménestrels, le célèbre *Romagnésy*. — Le nom de son éditeur et ceux de ses dignes collaborateurs, *Andrade, de Beauplan, Monpou, Panseron, Bruguières*, etc., etc., font eux seuls un assez bel éloge de *l'Abeille musicale* pour nous dispenser d'en parler plus longuement à nos lectrices.

Ce charmant journal, spécialement destiné aux jeunes personnes, se trouve sur tous les pupitres, dans l'élégant boudoir comme sur le piano de la jeune pensionnaire, enfin dans tous les lieux privilégiés où le culte enivrant de la musique n'est point abandonné.

* S'adresser, franc de port, rue de Richelieu, n° 87, chez ROMAGNÉS, éditeur, marchand de musique. Prix du journal: 14 francs par an.